

AU MILIEU DES PRIÈRES, un rêve : Arua me fixe une longue fraction de seconde, sans horreur ni complaisance. Deux trous noirs insondables. Puis elle ferme les yeux et se détourne. Ses cheveux tombent sur ses épaules. Elle aurait dû les couvrir. La tristesse m'a réveillé. Sentiment indu. Mais moins grave que la peur. Autour de moi, tout était sombre. Les braises du foyer n'éclairaient pas la salle. Je me suis redressé. La silhouette d'El Choli se détachait dans l'ouverture de la grotte. Sa mitrailleuse coupait le ciel du paysage. Dehors, la nuit semblait inhabituellement claire. La lune soulignait le contour des montagnes et creusait les ombres du relief. Sous le plafond de la grotte flottait un nuage de fumée refroidie. Elle imprégnait les vêtements, les couvertures et elle emplissait la bouche d'un goût âcre. Ahmed rêvait tout haut. Jamal se battait contre un cauchemar. L'air était lourd d'exhalaisons corporelles.

Je me suis levé, j'ai cherché le tapis à l'aveuglette et je me suis glissé vers l'entrée. El Choli a sursauté, effrayé. Je suis passé devant lui sans un mot. J'ai senti sa méfiance dans mon dos.

Un instant, j'ai pensé qu'il allait perdre la tête, crier et tirer. Mais non, rien. Les étoiles brillaient d'une lumière crue, leur disposition semblait anarchique. Je me suis agenouillé, j'ai posé les mains sur le sable, soufflé la poussière et je me suis nettoyé. Puis j'ai étendu le tapis et je me suis tourné vers la Mecque.

*Dis : Il est Dieu, l'Unique ! / Dieu, l'Impénétrable. / Il n'engendre pas, / Il n'a pas été engendré / et nul n'est égal à Lui.*

Le visage d'Arua ne s'estompait pas. Je n'arrivais pas à trouver la paix. Autour de moi, le rocher travaillait et des pierres se détachaient en emportant des éboulis de cailloux.

J'étais là. Je suis là, en train d'essayer de rassembler mes forces et d'ordonner mes pensées. Mais elles courent après les images d'un passé qui n'est déjà plus le mien : ma mère, grosse, seule, en train de mâcher ses cacahuètes devant la télévision, ou, tôt le matin, en costume pantalon gris, sa tasse de café à droite, sa tartine à gauche, confiante dans la sécurité de l'emploi au ministère des Finances ; une sorte d'amour. La vue sur la vallée du Rhin du haut des collines, la brume au-dessus de l'eau, le goût du haschich dans la bouche, la canette à la main et l'accompagnement des grillons, aussi bruyants qu'un convoi de marchandises. Le Rock-Café : j'attends un homme avec une queue-de-cheval qui se présentera sous le nom de « Falko ». Avant même de l'avoir vu, je sens le goût de la trahison. La silhouette élancée d'Arua devant la pizzeria. Je voudrais lui demander son nom, mais je n'ose pas.

Le réveil de Samir sonne. Cinq heures. Le jour que nous avons tant attendu commence par un son électrique, hideux, répété sept fois et repris par des échos croisés. Si tout se passe comme prévu, nous serons au temple dans huit heures. Voix étouffées. Les maisons les plus proches sont très éloignées, mais nous parlons le moins possible. El Choli s'est calmé. Derrière lui, les faisceaux lumineux des lampes de poche balayent les parois. Samir le rejoint et scrute l'horizon. Il fait encore nuit, mais dans quelques minutes, l'obscurité se dissipera. El Choli lui chuchote quelque chose et fait un signe vers moi. Il pense que c'est une erreur de m'emmener. L'un après l'autre, les frères sortent et frottent leurs corps de sable pour en gommer les impuretés de la nuit. J'échange quelques phrases en allemand avec Karim. Il me parle de sa sœur qui est serveuse dans un café d'étudiants. Depuis la mort de leur père, il en est responsable et il va manquer à son devoir.

Dès qu'il ne comprend pas ce dont nous parlons, El Choli se met en fureur. Samir me fait signe : « Avant le combat, il importe de trouver la paix », dit-il. Je réponds : « La paix est entièrement en Dieu. » Maintenant seulement, je sens le froid du désert à l'aube. Sur ma peau, un film de sueur sèche et de poussière de pierre.

Le jour commence à poindre. Un ruban de ciel clair s'élargit derrière les montagnes, au-delà de l'oued. C'est le moment de la prière du matin. Pour nous, ce sera peut-être la dernière. Nous nous rangeons derrière Samir, tournés vers la Sainte Mosquée,

aux côtés d'Abraham, d'Ismaël, de Jésus, de Mohammed et de tous ceux qui furent, sont et seront croyants, avant et après nous.

*Par l'aube ! / Par les dix nuits ! / Par le pair et l'impair ! Par la nuit quand elle s'écoule ! / Est-ce que ce sont des serments à faire pour quelqu'un doué d'intelligence ? / N'as-tu pas vu comment ton Seigneur a traité les « Ad » / et « Iram », la ville aux colonnes innombrables, / à nulle autre pareille dans ce pays / et les Thamoud qui creusèrent le roc dans la vallée / et Pharaon, avec ses tentes d'apparat ; / enfin tous ceux qui, dans le monde, péchaient / et semaient la dépravation ? / Ton Seigneur abattit sur eux le fouet du châtiment.*

Quand mon front touche le sol, le monde visible disparaît. Mais des images s'interposent : l'appartement – celui de ma mère – rempli d'ours en peluche, avec les embrasses à fleurs qui retiennent les rideaux. L'inondation et le curé qui apporte les sacrements en bateau, les gens qui se signent sur son passage. Le policier en civil qui me pousse dans le fourgon en me tordant un bras dans le dos.

« Que la paix et la miséricorde de Dieu soient avec vous. » Je me tourne à droite, puis à gauche, me relève et replie le tapis. Un oiseau passe au-dessus de nous, en direction du Nil. Le gris du ruban de lumière s'est transformé en un jaune qui repousse la nuit. L'écorce orangée du soleil brille au-dessus des collines et fait rougeoier le désert. « Range ton bardas, Jochen ! » hurle El Choli. Je réponds : « Je m'appelle Abdallah ! » « Arrêtez de crier », souffle Mohammed. Je regagne ma place dans la grotte, je roule la couverture, sors le pull-over, les conserves, les livres et

la liasse de lettres de mon sac à dos, j'empile le tout et j'y joins mes dernières volontés. Mais je glisse le petit coran d'Arua, taché de rouge à lèvres, dans la poche de mon pantalon.

Shukri a allumé le réchaud à gaz et mis de l'eau à chauffer. La puanteur de neuf hommes qui ont marché toute la journée sous une chaleur torride et sont allés dormir sans se laver ne le dérange pas. Il a grandi avec six frères et sœurs, et sa famille habite une pièce minuscule en torchis. Pas de chambre à soi, avec serrure, chaîne stéréo, guitare et fauteuil de bureau à dossier ergonomique. J'ouvre une boîte de foul, la vide dans l'autre récipient et tends mon gobelet à Shukri qui y verse le thé sucré.

Le soleil est maintenant à l'aplomb des montagnes. On parle toujours aussi peu. Chacun suit le fil de ses pensées et se prépare à quoi nul ne peut se préparer.

Cette question absurde de savoir comment les choses auraient pu tourner dans un autre cas de figure – qui n'existe pas.

Le thé réchauffe, éclaircit l'esprit, aiguise la concentration. Restent le manque de sommeil et cette sensation de vide au creux du ventre.

Il y aura beaucoup de morts. Si Dieu le veut. Des Allemands, des Américains. Je ne les hais pas. Je ne les hais plus. Ils sont sans importance. Chaque homme est voué à sa propre fin. Quand il s'éteint, le ciel ne s'en obscurcit pas pour autant. Le jour du Jugement, nu devant Dieu, il est conduit dans les jardins ou vers l'abîme. *Et comment reconnaîtras-tu l'abîme ? / C'est un feu ardent.* Je suis un instrument. La coupe de la colère divine est